

Héroïne des temps d'ôr (suite et fin)

(...) Une photo d'Hébert était accrochée au-dessus de l'entrée de la chambre. Elle s'en approcha et la regarda longuement. Puis son regard fut attiré par la pendule. Elle la décrocha l'essuya et la mit dans un sac en plastique noir. Prestement elle sortit et tira la porte. Ses pieds effleuraient à peine le sol de la

ruelle. Un premier angle et puis un second et elle frappa discrètement à une

porte. Un jeune homme sortit la tête par l'entrebâillement

- Je veux voir le Chef du village, dit Mara.

La porte s'ouvrit pour la laisser passer. Lorsque le Chef la vit, il se leva et l'accueillit en balbutiant son émotion sur les événements malheureux qui venaient de frapper la pauvre femme.

C'est la coutume du pays: même les ennemis pleurent les éplorés et sont compatissants. - Que, puis-je pour vous? demanda-t-il.

- Je voudrais bien vous remettre ceci, contre cinq mille francs dit elle en lui tendant le sachet.

Le chef du village découvrit l'objet et posa sur la belle dame un regard plein d'affection. On n'eut pas dit un membre du parti unique. Pour une fois l'honnêteté et le sens de l'humanisme émergèrent en lui.

- Madame, cette pendule vaut une fortune, je ne puis l'acheter à cinq mille francs.

- Prenez-la et remettez-moi la valeur que vous lui donnez. L'homme se retira dans sa chambre et y passa un bon moment. Quand il revint, il remit à Mara huit mille francs et la pendule aussi. Ce geste, venant d'un coeur sombre comme celui du Chef du village mit en pleurs l'éplorée. Elle n'eut même plus la force de dire merci.

A mi-parcours, le car qui transportait Mara vers la capitale connut une panne. L'arbre à came s'était brisé à cent-quarante-sept kilomètres de Vimelle. Et elle avait déjà payé son billet. Ce contrôleur ne voulait pas décaisser. Il fait partie de ces maquignons qui ne lâchaient pas les roubles qui tombent dans ceux de la main. Pour dépanner le car, il garda quelques jours. Mara n'était pas de ceux qui pourraient attendre. Voilà comment elle se

retrouva chez nous. Aux premières lueurs de l'aube, un car la transporta vers Vimelle.

Mara cheminait vers la grande place du marché de la ville. Soudain des sirènes de voitures hurlèrent. Une longue file de camions militaires allant à vive allure obligea tout le monde à se ranger dans le bas

côté de la cahussée. Elle s'arrêta sur le pont. En bas, le fleuve roulait ses eaux boueuses vers la mer. Sur le pont les

véhicules s'arrêtèrent. Deux hommes furent entraînés puis poussés contre le garde-fou dont les barres en fonte leur arrivaient aux épaules. Une foule de curieux au regard mélancolique se tenait sur la berge, ruminait sa colère.

- Peleton! feu! cria un capitaine sans âge.

Et les mitraillettes de crépiter, crachant des balles chaudes sur les condamnés, L'un deux se tortillant sous les projectiles leva le poing et cria « Vive la liberté » avant de s'affaler sur la bitume. Du sang avait giclé et éclaboussé les parapets puis il s'était étalé sur le pont. Les doux corps furent jetés à l'eau. Ils immergèrent un moment puis flottant comme des bouets, ils voguèrent vers la mer, ballottés par les vagues tumultueuses d'un fleuve en courroux comme le sang bouillonnant que charriaient les veines de Mara. Nonchalamment la vie reprit son cours et Mara poursuivit sa route vers le marché. Sur une tribune de fortune dominant un coin du vaste marché de Vimelle, un tonneau surmonté d'un escabeau, se tenait une dame aux habits défraîchis, aux traits tirés, à l'âme résolue. Elle agita un grelot et parlait avec audace. Devant elle, amassée telle des

fourmis, une marée de femmes l'écoutaient.

- Qu'est-ce que c'est se demandaient les retardataires. Là-bas se trouve une LEITCH WALEZA répondaient les mieux informés. Haraguant la foule, Mara disait que la vie d'une nation reposait sur les épaules des femmes-, de leur morale à elles dépendrait la morale de la nation et que, par dessus tout elles étaient une force qu'elles ignoraient elles

mêmes. Elle s'évertua à montrer à ses camarades que si les travailleurs de ce pays avaient eu le soutien de leurs femmes, le gouvernement ne refuserait au peuple travailleur ni pain ni liberté.

Allons donc lui crier notre colère, lança - t- elle pour terminer.

Telle une amazone, ayant foi en son idéal elle draina les femmes vers le palais du gouverneur et le soleil dardait àprement. L'asphalte surchauffée réverbérait. Etouffant sous l'accablante chaleur mais guère lassées de progresser, elles franchirent le premier carrefour, puis le second. Soudain un cordon de soldats et un char leur barrèrent la voie. Les femmes progressaient, le barrage reculait. Subitement le canon du char cracha ses projectiles les mitraillantes crépitèrent à coeur joie. Des milliers de corps tombèrent à la fois. Mara eut un bras mutilé. Elle avançait tout de même, contourna le char et se dirigea vers le palais du gouverneur. Une kalatchnikov crépita, Mara tituba. L'entrée du palais n'était plus qu'à quelques pas. Elle se redressa et avança résolument. Un pas à l'entrée et il y eut un autre rafale. La dame à la volonté de fer s'écroula dans l'enceinte du palais criant: «Victoire!».

Comme elle, ses camarades avaient avancé. Elles avaient reçu des plombs chauds et leurs cadavres se chiffraient par milliers.

Le reste, peut-être deux cents, peut-être trois cents, avait franchi la grille et avait pénétré dans le jardin. Un homme au costume sombre, ayant une baguette dans la main droite, s'avança à leur rencontre. Il s'arrêta sur le perron. Son costume noir, lui donnait un aspect fantasmagorique. Il était décharné et vieilli. C'était le gouverneur. Il promena un regard inquiet autour de lui avant de demander aux mères debout sur le gazon.

- Que voulez-vous?

Comme une seule âme les femmes lui répondirent:

- Des salaires pour nos maris! du pain pour nos enfants! le départ du gouverneur et la libération d'Idi Alexie!

Elles avaient crié haut leur hargne. Idi c'était la femme emprisonnée pour ses opinions et depuis elle crouppait derrière les verrous Idi c'était la tante

de Mara, celle-là même qui n'eut pas le temps de démasquer la mafia avant d'être, jetée en prison.

- C'est bon. partez à présent leur dit le gouverneur. Demain vous aurez tout ce que vous avez demandé;

- Non, pas demain répondirent les femmes dans un brouhaha à la mesure de leur colère. Tout de suite ou jamais! Le Gouverneur retourna à l'intérieur du palais. La foule, au dehors, fulminait. Il reparut plus

tard ayant avec lui la même expression dantesque. Debout à la même place qu'il avait occupée quelques minutes plus tôt, il avait le regard sur l'horizon, contemplant le vide. Dans sa main il tournait et retournait sa canne. Soudain, il arrêta son geste et fixa un véhicule noir qui courait vers le palais. La voiture sautait et tressautait sur les innombrables cadavres qui jonchaient son parcours. Elle arriva tant bien que mal à la grille. Saisie par le bras, Alexie fut poussée hors du véhicule.

- Vous avez Idi Alexie et je démissionne dit le gouverneur.



D'autres donneront à vos maris et à vos enfants le pain et la paix!

Alexie s'arrêta près du corps de Mara. Elle le prit dans ses bras squelettiques. Prise de violentes secousses, elle se mit à pleurer sur celle qui lui avait consacré sa vie. Puis, d'une voix tremblante elle entonna l'hymne plus jamais chanté plus jamais écouté dans le pays, l'hymne national repris en chœur par ses compagnes

«Enfants du Bénin Debout la liberté d'un cri sonore Chante aux premiers feux de l'aurore Enfants du Bénin debout» ■



Ligue pour la Défense du Consommateur au Bénin

Cotonou le 04 juin 1999

COMMUNIQUÉ DE DRESSE

ALERTE !

Depuis quelques temps, la presse informe l'opinion publique internationale sur la contamination par la Dioxine des poulets et autres animaux nourris à la farine animale. Cette substance chimique est source de maladies cancérogènes. Ce qui suscite une controverse à Bruxelles.

A défaut de précisions sur la qualité des diverses sortes de viandes importées sur nos marchés, la Ligue pour la défense du consommateur au Bénin, par le présent communiqué, conseille aux consommateurs de s'abstenir de consommer toutes viandes provenant de l'extérieur jusqu'au moment où les services compétents de l'Etat Béninois feront la lumière sur ce dossier dont l'enjeu est la santé publique.

Le Président
Romain A. Houéhou